

In memoriam

Abdelkrim Rekiouak

À la mémoire d'Abdelkrim

Le premier février dernier, notre collègue Abdelkrim Rekiouak a brusquement quitté notre monde, emportant avec lui quantité de projets inachevés, et un goût pour le métier d'universitaire qui trouvait son expression dans l'énergie et l'enthousiasme d'un professeur passionné et passionnant.

Abdelkrim s'était d'abord joint au Département en janvier 2000 à titre de chargé de cours; il était depuis l'été 2001 professeur substitut en microélectronique. Arrivé chez-nous riche d'une expérience amassée aux quatre coins du monde, il avait rapidement fait sa place au sein du Département d'informatique et dans l'Université, et était heureux de s'associer aux projets qui nous animent.

Abdelkrim était apprécié de tous, et on n'a pas à chercher longtemps pourquoi : jovial, souriant, toujours disponible et attentif, il émanait de sa personne une impression de calme et de sérénité apaisante. Il avait depuis longtemps compris que les idées sont faites pour être partagées, et prenait autant plaisir à exposer son point de vue sur le temps qu'il fait que sur les détails subtils d'un système destiné à maîtriser un champ électromagnétique récalcitrant. Son regard vif et rieur, sa présence chaleureuse feront à jamais défaut à nos salles de classes, laboratoires et corridors.

Un fonds à la mémoire d'Abdelkrim Rekiouak sera constitué auprès de la Fondation de l'UQAM. Une bourse pourra ainsi commémorer son passage parmi nous. Les

formulaires de dons seront disponibles au Département, de même que via la Fondation.

Guy Bégin et Mounir Boukadoum



On se reprendra...

Abdelkrim symbolisait pour moi l'universitaire intellectuel par excellence. La barbe et les lunettes y sont peut être pour quelque chose, mais il me rappelait les « intellos » que je voyais à la cité universitaire à Paris, au début des années quatre-vingts. J'étais alors étudiant dans des classes préparatoires aux grandes écoles d'ingénieur, puis élève-ingénieur dans une telle école. La majorité de la clientèle de ces deux types d'institutions étaient des « nerds », des « fils » et « filles » à papa, et des gens « protégés. » Travailleurs acharnés et carriéristes dans l'âme, la plupart de mes camarades de classe étaient socialement des privilégiés et idéologiquement des conformistes. J'observais, avec une certaine envie, la vie des universitaires, qui était beaucoup moins encadrée, mais aussi beaucoup plus abondante intellectuellement. La « Cité U. » était le refuge de rebelles et d'utopistes de tous bords et de toutes nationalités. Les intellos réinventaient le monde dans les bistros du 14ème, et les chambres de la « Cité U » aux petites heures du matin. Et, bien que leurs penchants politiques eussent fait rougir plus d'un Reagan, leurs cœurs et leurs dévouements à la « cause du jour » étaient attendrissants. Parmi ces « intellos », il y a les vrais, et les opportunistes. Ces derniers épousent la cause du jour comme ils choisiraient la

dernière coupe de jeans; pour eux, c'est un rite de passage, et tôt ou tard, ils finissent par prendre le pli du carriérisme et par marcher au pas. Les vrais « intellos » restent fidèles aux pulsions originelles qui les animaient : la générosité de cœur et d'esprit, un humanisme optimiste, et un souci pour le bien-être d'autrui.

Pour moi, Abdelkrim était un vrai « intello », avec tout ce que ce terme a de positif. L'âge et la sagesse ayant adouci les certitudes de la jeunesse, c'était quelqu'un de conciliant, un homme de compromis. Il ne se laissait emporter par d'autres émotions que l'affection, la sympathie, et la compassion. J'ai eu le plaisir de discuter avec lui de plusieurs sujets de l'heure — et Dieu sait qu'il y en a — et j'ai été invariablement touché par sa justesse d'analyse, sa mesure, et sa générosité. J'aurais aimé en dire autant pour les causes qui m'animent en ce moment.

La dernière fois que j'ai parlé à Abdelkrim était le Mercredi 29 janvier dernier. Je suis allé le voir à son bureau pour m'excuser de n'avoir pu donner suite à son invitation du samedi précédent. Il nous avait invités, mon épouse et moi, à souper chez lui. Ça aurait été la première fois que nous serions allés chez eux. J'avais déjà rencontré sa courageuse épouse dans l'une de ces soirées mémorables dont Mounir a le secret : de bons apéritifs, une bonne bouffe, du bon vin, et la réinvention du monde comme dessert. Or, je me débattais avec les restes d'une grippe, que j'ai dûment transmise à mon épouse; nous n'avions pas cru bon de nous présenter chez lui et de passer la soirée à tousser à table. J'avais appelé chez lui samedi pour l'en informer. Son fils, Hicham, tri-lingue à l'âge de huit ans, m'a donné son numéro de cellulaire, que j'ai composé, mais sans réponse; j'ai alors laissé un message sur sa boîte vocale. Abdelkrim a oublié le mot de passe de sa boîte vocale, et

n'a pu prendre connaissance de mon message ce jour là. « C'est bien dommage, » m'a t-il dit le mercredi, « on a bien rigolé! ». Je n'en doutais point. « C'est pas grave », a t-il ajouté, « on se reprendra... ».

Hafedh Mili



L'affabilité personnifiée

Mors ultima ratio

Bien que je ne puisse pas dire avoir connu Abdelkrim particulièrement bien, nous nous sommes suffisamment côtoyés pour que j'en parle un peu. Il est sûr que je ne lui ai d'abord parlé qu'à l'occasion de tâches administratives dont il était le sujet. Par la suite, une fois les politesses de bienvenue d'un nouveau professeur terminées, nous avons parlé à quelques reprises d'affaires touchant à la vie du département, puis nous nous sommes retrouvés tous les deux délégués syndicaux suffisamment sérieux pour assister ensemble à quelques conseils syndicaux. Comme il faut aller à ces conseils qui se tiennent toujours sur le campus central, nous avons arpenté ensemble ce chemin centripète à quelques reprises.

De tels promenades sont favorables à la conversation et j'ai toujours été frappé par l'affabilité dont il a toujours fait preuve à l'égard de tous. Son arrivée récente lui faisait confronter des systèmes administratifs et syndicaux tout à fait nouveaux pour lui; face à cela toutes ses réactions démontraient une expérience et un bon sens hors du commun. Son intérêt et son amour de l'enseignement étaient à fleur de peau et très visibles à l'œil nu. La réaction de ses étudiants, qui ont fait brûler des luminaires toute une journée à la porte de son bureau le

surlendemain de sa mort, en est un témoignage indéniable.

Que dire d'autre? De tels cas de morts subites et prématurées nous laissent impuissants et seulement capables de regretter tout ce qui aurait pu être. Le passage d'un être comme Abdelkrim dans notre vie, tout court soit-il, nous marque pour toujours. Tant que nous serons en vie il le sera aussi.

Philippe Gabrini



Enfants du même quartier...

Bien que moi non plus je ne puisse pas dire avoir bien connu Abdelkrim, le hasard, qui fait parfois bien les choses, a voulu que j'aille au Maroc quelques jours après ses funérailles. Sachant que j'aurais l'occasion de passer à Tanger, je me suis chargé de remettre à sa famille une lettre rédigée par le recteur de l'UQAM, ainsi que la carte des collègues du département.

J'ai ainsi découvert que nous étions tous les deux issus du même quartier de Tanger, mais que nous ne nous étions pas connus puisqu'il était plus âgé que moi, ce qui le mettait bien sûr dans une autre génération à l'époque de nos culottes courtes. Il a ainsi été élève au lycée Gouraud de Tanger avant d'aller poursuivre ses études dans les classes plus avancées au lycée Descartes à Rabat.

Déjà comme adolescent il jouait au foot (le soccer d'ici) et y excellait; il a d'ailleurs joué longtemps dans les premières ligues de foot de Tanger. Il était membre du club de football de l'IRT, (Itihad ou Union Sportive de Tanger) et y a joué pendant plusieurs années. En fait il n'a jamais cessé de jouer et la mort l'a cueilli alors qu'il jouait au foot!

À Tanger, sa famille est connue car son père était un personnage en vue, un conseiller municipal. Malgré ses nombreux voyages il est toujours resté en contact avec sa famille et ses amis. Ainsi, son frère aîné, Abderrahman, avait organisé l'été dernier une fête en son honneur où se sont retrouvés tous les amis du personnage chaleureux qu'il était, ainsi que son autre frère Saad et sa sœur Zineb.

C'est d'ailleurs sa sœur, la doctoresse Bennani, qui a fait parvenir récemment au recteur de l'UQAM une lettre d'appréciation de toute la famille Rekiouak pour les condoléances reçues de lui et les pensées amicales de ses collègues; cette lettre exprimait aussi la reconnaissance de la famille pour la création de la bourse à sa mémoire. Nous avons perdu en Abdelkrim Rekiouak non seulement un bon collègue mais une personne de qualité.

Omar Cherkaoui

